



Transcription de la vidéo

Louise Labé, une œuvre déplacée - 8'40

Michèle Clément

Matilda

Apprenons l'égalité

Apprenons l'égalité

♪ Matilda ♪

Une femme a-t-elle sa place
parmi les poètes ?

Les poètes de la Renaissance
sont-ils prêts à faire une place

à des femmes dans leur cercle ?

Non pas à titre de dame
de compagnie ou de muse

mais comme auteure ?

La chose est peu vérifiée,

en particulier
dans le groupe de La Pléiade

autour de Ronsard et Du Bellay,

un groupe qui a
un imaginaire viril, assumé.

Il n'y a aucune femme poète.

L'espace de la création est
un espace réservé aux hommes,

un espace masculin à double titre :
socialement, intellectuellement.

Socialement parce que ce sont les hommes
qui sont appointés pour écrire

payés, pensionnés
par les grands pour écrire.

Ça c'est l'aspect social.

Ce sont eux aussi qui sont naturellement
publiés dans les ateliers d'imprimerie.

Et intellectuellement, en particulier
en ce qui concerne le discours amoureux

puisque Louise Labé écrit
une poésie amoureuse

le discours amoureux
est un code masculin.

C'est un code pétrarchiste imité
d'un poète italien François Pétrarque.

À partir de là, c'est donc un code

qui met en scène un homme
s'adressant à une femme.

Ce code ne s'inverse pas.

Publier en tant que femme,

c'est donc franchir deux lignes
réputées infranchissables :

la ligne sociale qui isole
les femmes de l'espace public ;

et la ligne intellectuelle
qui fait que le discours amoureux

est réservé à la parole masculine.

Donc, Louise Labé,
en publiant sa poésie amoureuse

va déplacer les lignes.

Spécificité lyonnaise

Lyon tranche sur cette résistance
des hommes

à faire entrer les hommes
dans leurs cercles.

Plusieurs femmes poètes,
de leur vivant, vont être publiées à Lyon.

Pernette du Guillet, Louise Labé,

Marguerite de Navarre
pour citer les plus célèbres.

Le 24 juillet 1555, Louise Labé signe
l'épître dédicatoire de ses œuvres

qui seront donc publiées dans l'été 1555,

et elle y explique la difficulté
pour une femme

à écrire et surtout à être publiée.

Elle dit ceci :

« Écrivant premièrement ces jeunesses

je n'y cherchais autre chose
qu'un honnête passe-temps

et moyen de fuir oisiveté :

et n'avais point intention
que personne que moi

les du jamais voir.

Mais quelques uns de mes amis
m'ont fait à croire

que les devais mettre en lumière
je ne les ai osé éconduire

les menaçant cependant
de leur faire boire

la moitié de la honte
qui en proviendrait »

Et ce mot de honte n'est pas trop fort

il dit la difficulté pour une femme
à devenir publique

c'est bien le mot femme publique

bien évidemment avec le caractère
péjoratif que cela prend,

qu'être publiée.

L'aveu de cette difficulté
de s'avancer en public est compensé

par le fait qu'à Lyon,

Louise Labé a été pressée
par des hommes pour publier.

Son féminisme avéré
dès l'épître dédicatoire

qui revendique le droit à la création
pour les femmes,

ce féminisme n'existerait pas

si les hommes ne lui avaient
pas fait la courte échelle.

C'est vraiment cette idée-là
d'une courte échelle à Lyon

pour permettre aux femmes d'accéder
à l'espace public, à l'espace du livre.

Ça se vérifie dans l'œuvre avec
les 24 pièces de divers poètes masculins

qui viennent escorter
les œuvres de Louise Labé.

Les poètes qui la connaissaient
lui ont fait la courte échelle

et ont rendu possible
l'expression de son féminisme.

Déplacer le code amoureux masculin

Louise Labé est donc tenue,

parce que la poésie est
imitation à la Renaissance,

d'utiliser un code amoureux
qui n'est pas propice à la voix féminine.

Ce code amoureux masculin est
un code qui oscille entre deux zones :

l'éloge de la beauté du corps féminin
et le blâme de la cruauté féminine.

On voit bien que ces deux points
sont difficilement réversibles.

L'éloge du corps masculin
est problématique

et le blâme de la cruauté masculine,

d'un homme qui se refuserait
à l'amour est tout aussi difficile.

Donc le code ne s'inverse pas.

Et pourtant, elle est sommée
d'utiliser ce code amoureux.

Ce que va faire Louise Labé,

et c'est là son génie,

c'est d'entrer dans ce code

et de le déplacer,

déplacer ce code amoureux.

Quelques techniques pour ce faire,

tantôt un seul mot suffit.

Dans un poème,
le sonnet II par exemple,

où elle va faire la liste
des appâts amoureux :

le rire, les yeux, les cheveux, etc.

... la voix.

Tout d'un coup, elle va clore
cette énumération des appâts de l'amour

par une exclamation ironique :
tant de flambeaux pour ardre une femelle.

Donc ardre : brûler

Tant de flambeaux
pour brûler une femelle.

C'est ce mot femelle,
très violent, très choquant

très péjoratif évidemment

utilisé à la rime du vers

qui vient, dans la puissance
de déflagration ironique,

défaire ce code amoureux,
ce code du prétendu service amoureux

qui se révèle être un code
de prédation amoureuse.

Là, c'était avec un mot, un seul mot !

Tantôt, elle utilise
tout l'espace du sonnet.

C'est par exemple le sonnet XXI,
le sonnet du blason

où elle va reprendre le fameux code
de l'éloge du corps, l'éloge de la beauté

du corps aimé.

Ce corps n'étant pas un corps de femme,

elle va être obligée de déplacer
le code du blason amoureux féminin

déjà mis en place depuis
une vingtaine d'années,

depuis les années 1530,

on pratique très intensément
la mode du blason anatomique féminin.

Est-ce qu'on peut inverser
le blason anatomique

et en faire un blason
anatomique masculin ?

Elle feint de s'interroger
durant tout le sonnet

pour terminer sur

le refus de la codification,
le refus des canons, des mensurations

au profit de l'incommensurable du désir.

Rien ne me saurait accroître mon désir

dit-elle pour terminer.

C'est vraiment l'idée
que ces blasons masculins sont

donc quelque chose qui sont inférieurs,

les mensurations sont inférieures
à la grandeur du désir

qui ne se met pas en chiffre.

Voilà une interrogation
sur l'ensemble d'un sonnet.

Mais elle peut passer,

ce sera le dernier point,

elle peut passer
au déplacement de lieux communs.

Alors, déplacer les idées et déranger.

Avec toutes ces stratégies
pour infiltrer ce code masculin

et y faire entendre une voix féminine.

Louise Labé va finalement
mettre en cause des lieux communs

qui structurent la poésie.

La poésie de la Renaissance
est une poésie du lieu commun.

Un des plus utilisés dans la poésie
amoureuse est celui de la vieillesse

et particulièrement
de la vieillesse féminine.

La vieillesse féminine
dans les poèmes masculins

correspond à une date
de péremption érotique.

Être vieux c'est ne plus être
un objet du désir.

C'est ce que dit Ronsard dans

« Quand vous serez bien vieille,
au soir, à la chandelle »

Pour Louise Labé, être vieille,

être dans un corps de femme vieux

ça n'est pas être un objet
qui n'est plus désirable du tout.

C'est rester un sujet,

un sujet qui ne peut plus
montrer signe d'amante.

C'est le très beau sonnet XIV

où elle va expliquer la vieillesse,
la dégradation du corps

non pas comme objet périssable de désir,

mais comme sujet
qui ne peut plus signifier par le chant,

par la voix, par les larmes, son amour.

Être une vieille femme,
c'est rester un sujet éthique

et ça n'est pas devenir
un objet érotique périmé.

Voilà, la violence de Louise Labé
est dans cette finesse-là,

cette façon d'entrer dans le code
et de le faire bouger

jusqu'à faire bouger les idées.

C'est cette puissance de déflagration

qui n'annule pas du tout
le code amoureux masculin

mais qui se combine à lui,
qui le fait bouger

et qui rend l'œuvre dérangeante

et donc contestée.

Elle a toujours été contestée
au fil des siècles.

C'est la force des vers de Louise Labé

d'offrir un point de vue irréductible
à une vision masculine sur l'amour,

un point de vue légèrement déplacé.

Apprenons l'égalité

Apprenons l'égalité

♪ Matilda ♪